

## A. JOURNÉE ASSOCIATIVE du DIMANCHE 22 JANVIER 2006 à ISSY-LES-MOULINEAUX

Notre journée associative est ouverte avec la présentation de Monsieur Benoît Gain.

Nouveau membre de l'association, il est professeur de langue et grammaire latines à l'Université de Grenoble IV, mais il est aussi familier de la Cappadoce. Nous avons retrouvé dans notre bibliothèque un de ses livres d'importance : *l'Église de Cappadoce au IVème siècle d'après la correspondance de Basile de Césarée (350-379)*, édité par l'Institut pontifical oriental en 1985. Un tel ouvrage n'avait pas échappé au Père Raoul Blanchard. En outre, M. Gain est membre du conseil scientifique des *Sources chrétiennes*. Etant donné l'intérêt d'une telle conférence, nous en donnons ci-dessous le texte intégral.

Le déjeuner cappadocien s'est déroulé ensuite dans une grande convivialité, toujours avec le vin de Saint-Ferréol. Madame Nicole Thierry, très intéressée par la conférence du matin, y participait.

L'après midi, non moins intéressante, de notre journée, fut réservée à une autre face de la Cappadoce (composante de l'Anatolie). Madame Jacques Lacarrière nous a récité et sensibilisé à des poèmes Alevis de Yunus Emrè et autres soufis ; des chants mystiques étaient interprétés par Françoise Demir, toutes deux accompagnées au saz par Mahmut Demir. Les textes sont des traductions de Guzin Dino.

Au préalable, Françoise Demir, chargée de cours et de recherche en Turcologie à l'École des Langues Orientales de Paris, nous a fait un court rappel sur les Alevis (résumé ci-dessous). Nous avons retrouvé dans ces interprétations l'atmosphère et la sensibilité du livre de Jacques Lacarrière *la Poussière du Monde*.

Madame Lhuissier, représentant Monsieur André Santini, maire d'Issy-les-Moulineaux, est venue partager avec nous cet après-midi.

## B. les VOYAGES

### o la CAPPADOCE à PIED

Voyage du 13 au 24 Mai 2006 avec Noël Brosseau. Voyage de découverte et d'approfondissement. Prix 1.400 euros.

Catalogué "Terre Entière" 10 rue de Mézières 75006 Paris  
tph 01.44 39 03 03 ; fax: 01 42 84 18 99.

agence ouverte du lundi au vendredi de 9.30 à 18.30.

informations : <[www.terreentiere.com](http://www.terreentiere.com)> (cliquer *Itinéraires spirituels* puis *Turquie*)

Ce voyage est la continuité de notre voyage associatif

### o SPLENDEUR ARCHÉOLOGIQUE de la JORDANIE

Voyage découverte proposé par M. J. Rewerski président de HADES (Unesco) dernière semaine d'Octobre 2006 ; 7 jours.

Inscriptions : 4 impasse Georget 49800 Trelazé.

## C. SOURCES CHRÉTIENNES

La collection d'ouvrages *Sources chrétiennes* s'est attachée à la publication de nombreux textes des Pères de l'Église afin de les renouveler ou de les compléter et d'en donner une traduction française. Ainsi, depuis 1941, sous l'impulsion de J. Daniélou et de H de Lubac s.j., de nombreux textes ont été mis à notre portée. Les textes des Pères cappadociens furent les premiers à figurer dans la collection de cet institut et nous rencontrons souvent des références : "sc + numéro".

Les *Amis des Sources Chrétiennes*, par leur millier d'adhérents confortent cette initiative. Le père Dominique Gonet s.j., l'un de ses responsables; propose de diffuser un encart sur notre association. De notre côté, nous faisons connaître la leur et diffusons l'appel ci-joint, un appel pour la célébration de leur cinq-centième volume à Paris, Lyon, Rome...

Vous voudrez bien leur réserver un bon accueil.

Yves Gillard-Chevallier

## E. CONTACTS avec l'ASSOCIATION

Adresse postale : 22, rue Dagobert 94130 Nogent-sur-Marne ;  
tph 01 43 24 26 10.

Site de l'Association : <<http://perso.wanadoo.fr/amis-cappadoce>>.

Cotisations 2006 : Membre actif 20 € (1 personne) 30 € (couple) ; Membre adhérent 10 €.

À 16 h 30, notre Assemblée générale a permis quelques modifications de nos statuts quant au nombre de membres du conseil d'administration. Lors du vote, M. Alec de Jerphanion, démissionnaire pour raison professionnelle à l'étranger, a été remplacé par son cousin François de Jerphanion. Les détails vous ont été donnés dans le compte rendu qui vous a été expédié.

#### **D. les ALEVIS et le SAZ**

Résumé de l'exposé de Françoise Demir précédant le concert.

##### **les ALEVIS**

Ils apparurent en Anatolie vers le XIV<sup>ème</sup> siècle. S'il est difficile d'évaluer aujourd'hui leur nombre, on peut l'estimer de 9 à 16 millions en Anatolie. Ils se manifestent surtout depuis 1990 suite aux attentats qu'ils ont subis en 1976. Ils souffrent beaucoup de la laïcité qui ne les reconnaît pas en tant que religion, et de l'exode rural qui les a extirpés de leur milieu naturel. Beaucoup ont dû émigrer vers l'Europe et jusqu'en Australie. Ils ont formé les gestionnaires de forêts par exemple dans les monts du Taurus ; désormais, ils se sont rassemblés en associations culturelles.

Les Alevis n'ont pas de qualificatifs pour se déterminer ; à leur origine était l'imam Ali, premier imam des chiïtes, des duodécimains. C'est une religion syncrétique située entre l'Islam et le Chamanisme. Pas de minaret, pas de mosquée; ils se rassemblent dans leurs maisons ; le rôle du couple est essentiel, l'initiation se faisant accompagné de la femme ; la danse est ainsi au centre de l'expression de la foi. La polygamie ne peut donc être admise, la fidélité du couple est essentielle.

Le soufisme est un moyen d'atteindre Dieu autrement que par la prière : le cœur doit être pur, il faut avoir Dieu en soi. Il n'est pas besoin d'aller à la Kaaba à la Mecque ; la Kaaba est en toi. Issus des peuples nomades, une grande égalité règne entre eux ; ils n'ont pas accès au Coran, mais la parole est pactisée : ils trouvent Dieu dans la nature et y recherchent la vérité. Leur symbolique est liée à cette vie nomade. Leur culte fait référence au passé transmis par le *Dédé*, le grand-père.

Ainsi les poèmes mystiques, les poèmes sur les événements de la vie prennent de l'importance. Les musiques, chants et danses ont leur place dans leurs rassemblements qui se terminent toujours par un repas.

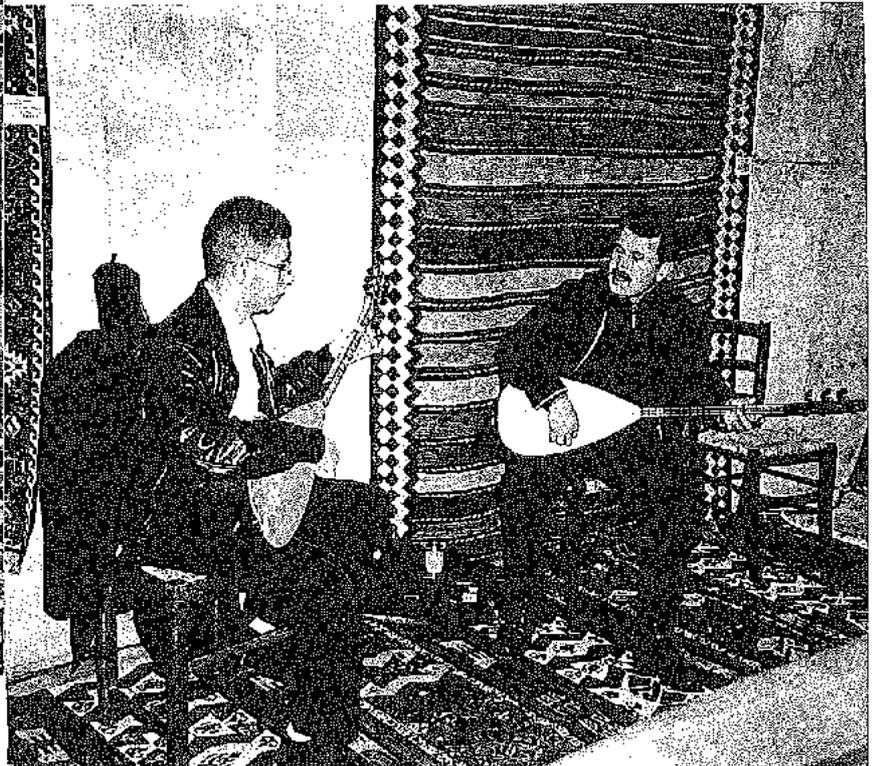
Animistes, ils gardent des relations avec les oiseaux, d'une grande importance dans le nomadisme. Un exemple : les grues cendrées venues du Nord stationnant en Anatolie avant de se rendre en Irak où se trouvent les tombeaux de Fatima et Ali, elles sont des messagères mystiques. Aussi les cygnes, les oies... ; les Alevis chantent des hymnes aux oiseaux, dansent, font des gestes vers eux et les appellent à la rescousse pour la survie du groupe.



Fat M. Demir - M<sup>me</sup> J. Lacarriere  
(le 22/Janv.)



Mahmut Demir et un élève  
(cloître des Billettes)  
Paris



Les Alevi ont eu des échanges avec des Chrétiens, mais ne leur sont pas liés. En Cappadoce, ils se sont rapprochés d'Hag Bektas où ils ont été installés par des nomades. Les Seljoukides, nomades d'un sunnisme très ouvert, les ont certainement influencés.

## le SAZ

C'est l'instrument de musique des nomades, devenu typique en Anatolie. Lui aussi est revenu de Perse. Il fait partie de la famille des luths (l'*üd* en arabe) à long manche avec une caisse arrondie en forme de poire. Les cordes, autrefois en boyau, aujourd'hui en métal, sont pincées. Il se décline en plusieurs types : *Cura*, *Cögür*, *Baglama*, *Karadüren*, *Divan Sazi*, *Meydan Sazi* selon l'ordre croissant de taille ; le nombre de cordes se multipliant par 2, 3, ou 4 sur le chevillier légèrement renversé.

La caisse de résonance est constituée de fines lamelles assemblées de bois, autrefois en mûrier ; aujourd'hui, les essences sont diverses. Les cordes de doublage inférieures permettent un jeu de basse continue. Le Saz utilisé par Mahmut Demir (voir nos photos) est à 7 cordes (3+2+2). La parole étant essentielle dans les populations nomades, il fut l'instrument de prédilection pour l'accompagnement des poèmes mystiques et des chants religieux (les *Nefes*) chez les soufis, c'est pourquoi il fut diabolisé par les populations sunnites pour lesquelles la musique est honnie dans la prière.

L'instrument a ses rites : au repos, il est toujours accroché plus haut que la tête (position vers le ciel). Lorsque l'instrumentiste saisit le Saz, il doit l'accorder 19 fois pour être au plus près de la parole, puis par trois fois il l'embrasse ; alors seulement il peut jouer. Très adapté à la langue qu'il accompagne, en l'occurrence le Turc utilisé par les Alevi, il était souvent accordé au quart de ton.

Aujourd'hui, le saz peut être joué en solo sur de nombreux modes musicaux et accompagne aussi des chants populaires : les mélodies sont franches, les rythmes accusés et directs. Il est enseigné dans la plupart des conservatoires de Turquie. En région parisienne, Mahmut Demir a ouvert une école ; des cours particuliers et collectifs de Saz y sont donnés conjointement avec des cours de *Ney* (flûte turque).

Fils d'ébéniste, Mahmut Demir a créé conjointement un atelier de réparation d'instruments et aussi un studio d'enregistrement. Il propose aussi de nombreux enregistrements spécialisés en musique anatolienne.

Mahmut Demir donne de nombreux concerts en France.

Mahmut Demir 15, rue du 18 Août 93100 Montreuil (métro Mairie de Montreuil)  
tph 01 48 59 92 63 ; site : <[www.sazparis.fr](http://www.sazparis.fr)> ; e-mail <[mahmut@fazparis.fr](mailto:mahmut@fazparis.fr)>



Le site  
de AK Tope

## **F. GÉOLOGIE de la CAPADDOCE**

Suite et fin de l'article publié dans le n° 12 de décembre 2005.

### **III - LE RELIEF DE LA CAPADDOCE**

Le paysage de Cappadoce, aux formes si surprenantes, accueille l'homme et l'interpelle : d'où vient ce paysage si particulier, qu'on ne retrouve guère ailleurs ?

Au départ, une accumulation plutôt horizontale de cendres volcaniques, avec des intercalations de coulées de lavas. L'érosion agit alors, par l'eau et le gel. Et la Cappadoce naît de la rencontre d'une roche de consistance très particulière et d'un climat singulier : deux facteurs dont la réunion constitue l'exception cappadocienne.

#### **1) La roche**

Le tuf est né de la consolidation des cendres volcaniques. Sa consistance dépend de la granulométrie et de la composition chimique des cendres, de leur tassement, de leur lente maturation après le dépôt. Les grains se sont agglomérés entre eux par l'effet des circulations d'eau et transferts d'ions (diagenèse).

De plus, la tectonique a créé un réseau de fractures, très souvent verticales, le long desquelles ces transferts internes ont été amplifiés, d'où une cimentation localement plus forte ou son contraire : les tranches horizontales très massives voient leurs hétérogénéités de dépôt généralisées par cette diagenèse, mais plutôt suivant une direction verticale.

#### **2) Le climat actuel**

De cette roche à la compacité en général faible et à la cimentation réduite ne surgirait pas la Cappadoce si le climat n'était pas aussi sec : en d'autres lieux plus humides, ces mêmes roches donneraient un paysage aux formes très molles.

Le climat de Cappadoce se caractérise par une période de gel marqué en janvier et février et des pluies à caractère orageux au printemps et en été.

L'action principale n'est pas l'érosion directe de la roche par la chute de la pluie et le ruissellement de l'eau, mais celle du gel.

Le gel agit sur la surface de la roche directement exposée à l'air, situation fréquente ici, et provoque une sorte de desquamation : il suffit au printemps d'effleurer un affleurement de roche pour détacher ces grains et recueillir du sable.

Les pluies orageuses, à la saison suivante, vont déblayer ces sables, les transporter jusqu'au lieu où ils se déposeront.

Tel est le processus à l'oeuvre : abattage par le gel, transport par les orages.

Il faut remarquer qu'il n'y a pas spontanément équilibre entre la masse abattue et la masse transportée chaque année. En l'absence de l'intervention de l'homme, les dépôts s'organisent pour limiter les surfaces d'affleurement directement exposées au gel : dans une perspective à long terme, l'équilibre est réalisé quand le gel produit le volume de sable que les orages transportent.

Mais l'homme a modifié les conditions d'écoulement des torrents :

- création de tunnels court-circuitant les débits
- récupération des fonds aplanis pour établir les jardins.

Il en résulte un autre équilibre.

Aujourd'hui, on assiste à l'abandon des pratiques culturales dans certains vallons, celui de Balkan Déré par exemple : les tunnels fonctionnent encore, mais les talwegs déposent de grosses masses de sable sur les champs abandonnés, noyant les arbres et le sol original.

### 3) Le gel

Précisons le processus du gel. La roche de tuf est légère et poreuse. Tel échantillon montre une densité sèche de seulement 1,4 tonne par mètre cube, alors que les roches compactes constituant la croûte terrestre ont une densité moyenne de 2,65 tonnes par mètre cube, soit près de deux fois plus. Le gel fait gonfler l'eau contenue dans les pores de la roche, d'où ce délitage parallèle à la surface.

Le climat sec, la grande verticalité de bien des affleurements font qu'en général l'eau est peu abondante dans cette roche : cependant, il y en a suffisamment pour que la desquamation soit observable à peu près partout.

Elle apparaît plus faible là où une cimentation superficielle existe, sans doute liée à une précipitation de sels par évaporation, en surface, des eaux contenues dans la roche.

En pied d'affleurement, là où l'effet des remontées capillaires est notable, l'altération est bien plus forte. Cette constatation est illustrée par l'observation des tunnels, ceux de Balkan Déré par exemple. Les tunnels du haut de vallon creusés dans le haut du massif ont gardé leur forme d'origine - rectangle plus haut que large- tandis que le tunnel aval, bas car il constitue la ligne de drainage, est bien plus élargi à la base qu'au faite, là justement où l'ascension capillaire est la plus forte.

Enfin l'action de l'eau, par imbibitions et dessiccations successives, vient très vite à bout des blocs résultant de l'éroulement d'une falaise. Dans le vallon de Zindanoni, des éboulements datant de 20 ans ne sont plus très repérables. Au pied du piton qui contient la Méryémama, on ne trouve dans le talweg que quelques petits blocs, alors que depuis le passage de Jerphanion en 1911 un gros éboulement s'est produit.

La puissance d'altération du gel dépend de la teneur en eau de la roche et de sa consistance. En attendant qu'un programme de recherche quantitative ait permis de préciser cet effet du gel, une visite attentive des vallons suggère, pour la desquamation annuelle courante, les ordres de grandeur suivants :

- pour une roche bien consistante donnant lieu à formation de cônes; ablation de 1 millimètre par an
- pour une roche peu consistante donnant des pentes ondulées (exemple Balkan Déré); ablation de 3 millimètres par an.

Ces ordres de grandeur ne s'appliquent pas aux affleurements cimentés en surface et aux pics des massifs fortement alimentés en eau par ascension capillaire.

Accepter ces ordres de grandeur revient à considérer que, pour la plupart des monastères que nous visitons aujourd'hui, les cônes, mille ans auparavant au moment du creusement, étaient plus en saillie et surtout que les parois extérieures des cavités creusées étaient bien plus épaisses.

L'érosion par le gel agit aussi sur les coulées de laves et sur les couches de roches sédimentaires. L'eau s'infiltré dans les fissures, le gel les ouvre. Si compacte et dure que soit la roche, l'érosion la découpe ainsi en plaques ou blocs.

Ces plaques de roche dure, surmontant un talus ou une falaise de tuf que l'érosion grignote plus fortement, vont se trouver en porte-à-faux au bord du plateau, et enfin basculent et dévalent la pente.

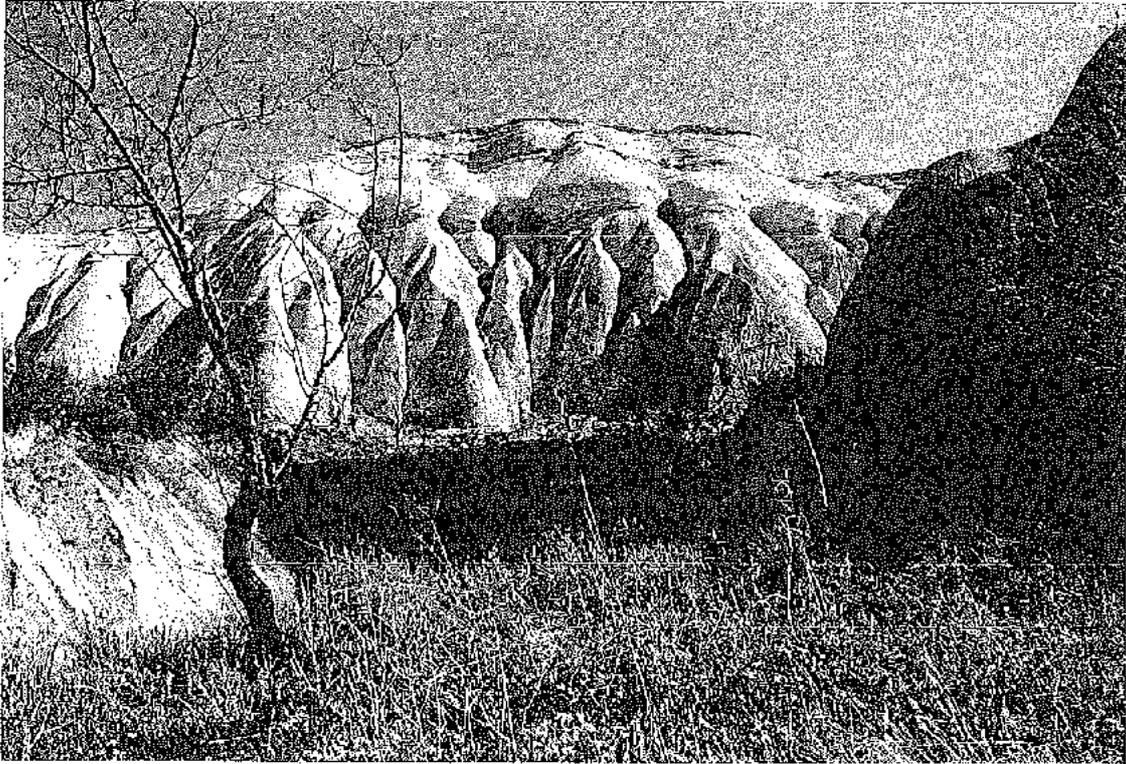
Parfois, lorsque l'érosion creuse le tuf autour d'une plaque de roche dure, cette plaque reste en place, comme un chapeau coiffant le tuf qu'il couvre. Il s'est alors formé une "cheminée des fées", ou "demoiselle". Le chapeau a protégé le tuf de la pluie, mais surtout a préservé sous lui la masse de la roche, restée ainsi mieux cimentée.

Hélas, cette forme de cheminée de fées est fragile et précaire. Quand l'érosion a aminci la colonne de tuf, le chapeau tombe. Il ne reste plus alors qu'un cône exposé tout entier à l'eau et au gel. Qu'ils émoussent ou effilent son sommet, le cône est de toute façon voué à être détruit, d'autant plus vite que l'érosion sape aussi sa base du fait des remontées capillaires.

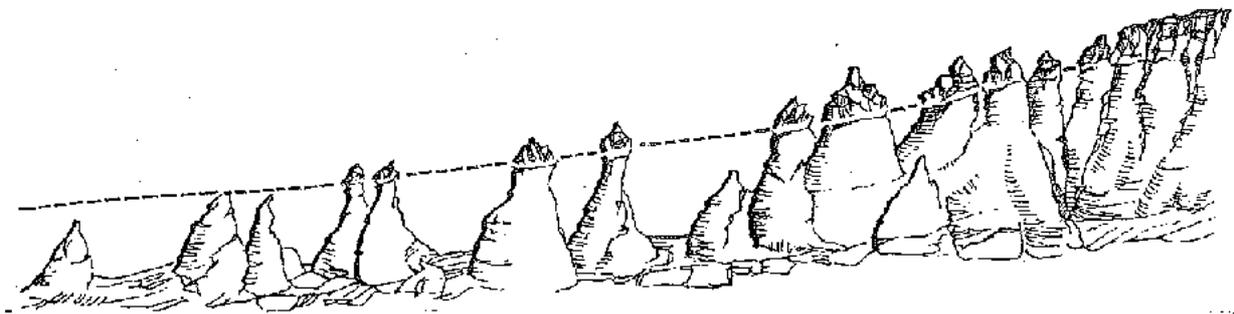
La figure 6 montre comment cheminées de fées et cônes isolés sont les restes d'un plateau de tuf massif. Il est aisé de repérer dans le paysage que la base des chapaux est en continuité avec la couche de roche dure (lave ou roche sédimentaire) qui surmonte le tuf.

#### 4) Le modelé et ses variations locales

Sur les flancs d'Ak Tépé, on peut observer des superpositions de couches horizontales dont certaines sont sculptées en forme de cône et d'autres pas. Autre cas : dans les talus qui encadrent le monastère de Sélime, une même couche est érodée avec cônes, le long de zones



*AKtepe vu de Güledere N° 3 (1997)*



*figure n° 6*

micux cimentées par diagenèse suivant les diaclases, et en formes molles ailleurs. Citons encore Balkan Déré, sans cône, dont les talus ne sont que suaves ondulations.

L'apparition des cônes est donc liée à des propriétés spécifiques de la roche.

De même que pour le gel, il faut accepter une gamme assez large de propriétés. L'absence d'étude quantitative n'interdit pas de s'étonner de la hauteur de certains cônes : car à la base la roche subit des tractions en proportion du poids du cône. Or ce tuf est fort léger, on l'a vu, mais paraît doué d'une exceptionnelle résistance à la traction, faute de quoi bien des cavités creusées sans effet de voûte s'effondreraient.

Après les bosses, les fonds : un examen attentif de différents sites suggère un exhaussement des fonds.

Un bon exemple est donné par le monastère du vallon de Kiliçlar, dont la façade a été décrite par Jerphanion. Sur la gauche de cette façade et en contrebas, il y a une salle creusée, aujourd'hui remblayée aux trois-quarts. Le sol originel est plutôt plus bas que le lit du talweg qui borde la salle immédiatement à l'ouest. Or ce talweg qui, dans son état actuel, résulte d'un détournement par l'homme via un court tunnel juste à l'amont, rejoint le lit originel 150 mètres en aval au prix d'une sorte de canyon : ce talweg est donc bien "suspendu" par rapport au talweg d'origine et cette situation est postérieure à la création du monastère.

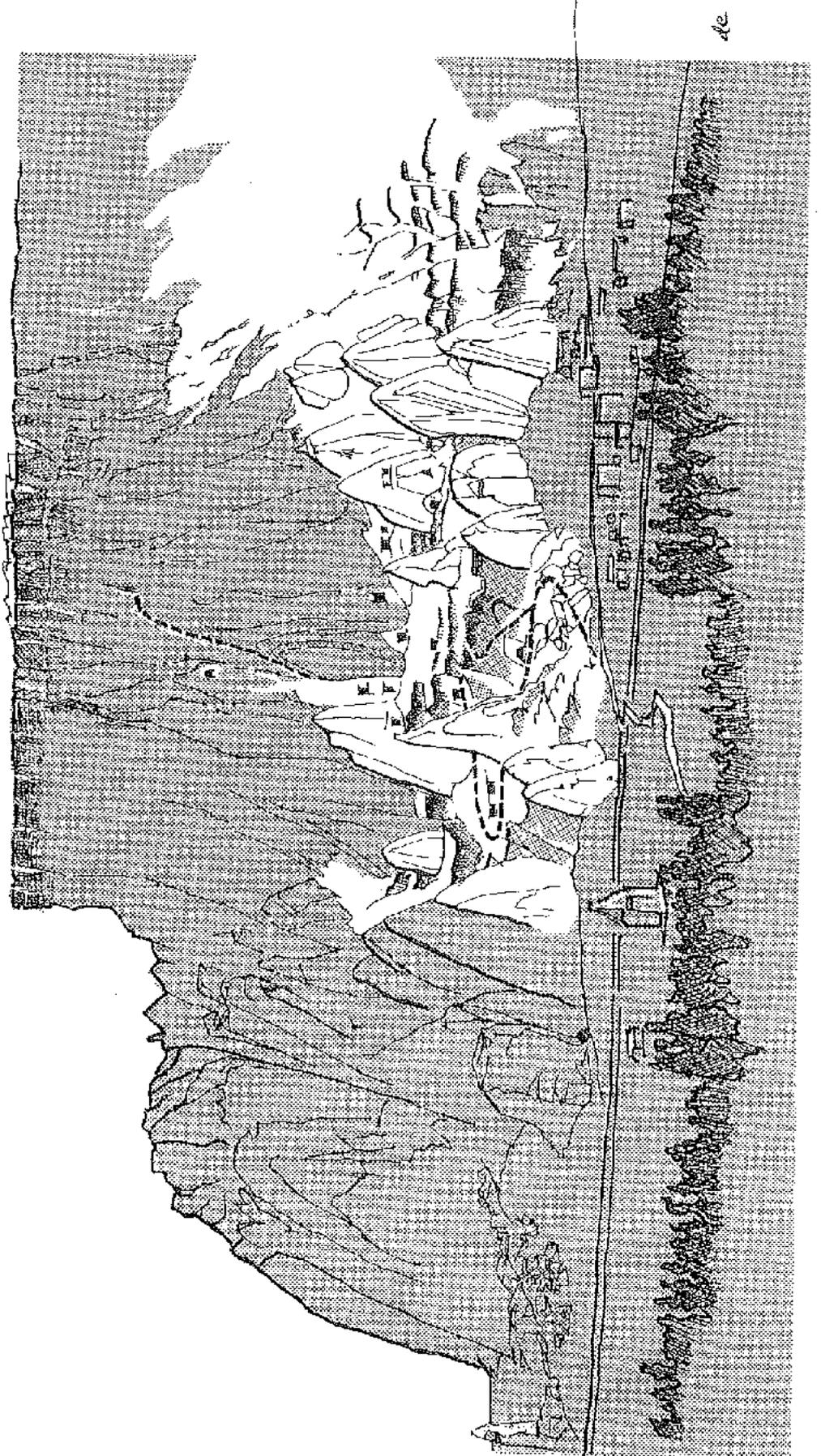
Certains longs tunnels (celui de Balkan Déré a près de 200 mètres de longueur) sont en contrebas des jardins qui les bordent. Or le fond du tunnel est tapissé de sable et non de roche en place. Les conditions de frottement eau-parois sont donc identiques à celles du talweg d'origine et, de plus, le tracé n'est pas sensiblement raccourci par comparaison aux talwegs d'origine très directs. Les rivières ne développent des méandres que dans le cas où leur capacité de transport de débit solide excède le volume de sédiment arrivant : confirmation que les talwegs exploitent à fond la capacité de transport que les débits et les pentes les plus directes offrent.

Quand l'homme intervient, le transfert du débit solide descendu directement des pentes jusqu'au tunnel ne va pas de soi : il y a tendance au dépôt sur les terrasses existantes comme on l'observe dans les jardins abandonnés. De cet exhaussement des fonds le paysan cappadocien tire profit : ses champs s'agrandissent. L'abandon des cultures pourrait provoquer quelques ennuis : le retour à la situation d'origine suppose l'effondrement des tunnels et l'enlèvement des dépôts en excès.

##### 5) L'habitat troglodyte

Grâce à sa structure de grains agglomérés cimentés mais pas trop solidement, le tuf de cendres volcaniques est relativement facile à creuser. Les très nombreux habitats troglodytes en

Le site  
de Selime



témoignent.

Ils bénéficient aussi d'une autre caractéristique de ce tuf : cette roche, poreuse, contient dans ses pores de l'air, qui est un bon isolant thermique.

Dans le froid de l'hiver, un mur, même d'épaisseur inférieure à un mètre, constituait une bonne barrière thermique. Inversement, la chaleur de l'été ne pénètre guère dans la masse

Une étude de l'évolution des températures dans une pièce creusée et normalement fermée de portes et de fenêtres serait intéressante pour évaluer l'avantage que population et moines pouvaient tirer de cet habitat troglodyte.

Aujourd'hui encore, l'activité de conservation des agrumes dans les caves à Ortahisar est fondée sur la qualité d'isolation thermique du tuf, en même temps que sur le transfert d'humidité par capillarité (d'après les déclarations des habitants de l'endroit, le poids des agrumes augmente pendant les mois de stockage).

## CONCLUSION

Ainsi, dans ces terrains accumulés pendant des millions d'années, l'érosion et l'action de l'homme ont sculpté les formes du relief que nous admirons et, en même temps, les détruisent au fur et à mesure.

L'observation des sites relayée par l'analyse phéno-ménologique nous ont fait entrer dans la compréhension de l'origine du modelé propre à la Cappadoce. La roche, le climat, l'homme ont leur rôle : leur conjonction unique, cependant, ne devrait pas décourager d'entreprendre une étude quantitative sur le gel et son effet et sur les différentes caractéristiques de la roche, sa résistance en relation avec la présence d'eau, les effets capillaires. Le gel use la roche en affleurement, les crues d'orage déblaient. Suivant la consistance du tuf surgiront des cônes ou des draperies colorées : le paysage de Cappadoce.

texte de Francine Rimbart, géologue, et de Maurice Mermet  
dessins de Sylvie Rimbart

## **F. BASILE de CÉSARÉE, ARTISAN D'UNITÉ**

Conférence prononcée le 22 janvier 2006 par Benoît Gain.

Professeur de langue et littérature latines, j'ai cependant consacré mes recherches à Basile de Césarée depuis 1968 à la suggestion du Père Michel Aubineau († 2003) s.j., qui me conseilla d'analyser sa correspondance, dont l'édition venait de s'achever dans la CUF. Ce mémoire de maîtrise, dirigé par H. Marrou, soutenu en 1969, devait, après mise à jour et de nombreux compléments, devenir un volume intitulé : L'Église de Cappadoce au IV<sup>e</sup> siècle d'après la correspondance de Basile de Césarée (330-379), Rome 1985. Puis pour ma thèse,

soutenue en 1989, j'étudiai une collection de textes patristiques d'un manuscrit de Florence (Laurentianus, San Marco 584, s. IX), textes traduits du grec en latin, dont cinq lettres de Basile (déjà connus en grec). Je ne devais plus quitter Basile, et m'intéressai en particulier aux multiples traductions en latin dont son oeuvre a fait l'objet du IV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, et à son influence en Occident.

Vous avez ici déjà écouté des conférences sur les Pères Cappadociens. J'ai choisi un titre assez général, mais je ne vous ferai pas une présentation d'ensemble de Basile, comme vous pourriez en lire dans des encyclopédies ou des ouvrages généraux et où ne seraient retracés que les aspects les plus connus de sa riche personnalité. En me bornant à évoquer devant vous « l'artisan d'unité », je crois que je serai amené néanmoins à entrer dans ce que Basile avait à coeur, et pas seulement ses préoccupations théologiques, encore qu'elles tinsent peut-être la première place à ses yeux. Je ne chercherai donc pas à retracer en détail le combat de Basile contre les facteurs de désunion ecclésiale. Vaste sujet à vrai dire - convenant d'ailleurs fort bien en cette Semaine de l'Unité des chrétiens - mais qui a été déjà plusieurs fois abordé, notamment dans la thèse de Sorbonne du Père J. Pouchet, publiée en 1992.

Je voudrais étudier avec vous le rôle de « rassembleur » d'hommes - et de femmes - qui a été celui de saint Basile. Et pour ce faire, après avoir rappelé les facteurs sinon de dispersion, du moins d'isolement, de son diocèse, ou de sa province ecclésiastique, j'étudierai son action dans la société contre l'« exclusion », puis les moyens qu'il utilisa pour donner de la cohésion à l'Eglise locale - Eglise particulière - et rassembler ses ouailles, souvent entraînées dans des forces centrifuges.

## I - Facteurs de dispersion et d'isolement

Ce n'est pas à vous, qui êtes de fins connaisseurs de la Cappadoce que je devrai rappeler les vastes dimensions de cette région géographique, ou même celles du diocèse de Césarée, pour autant qu'on puisse les déterminer. Celui-ci, avec sans doute près de 10 000 km<sup>2</sup>, atteint la superficie de deux départements français, mais avec des moyens de communication bien précaires, et pour nous faire une idée des difficultés qu'éprouve le pasteur à parcourir à dos de mule le territoire qui lui a été confié, il nous faut regarder certaines régions d'Afrique ou d'Amérique du Sud. Et encore, les quelques véritables routes qui traversent la Cappadoce, notamment l'antique voie qui par la Galatie relie Constantinople à Antioche par les Portes Ciliciennes, sont difficilement praticables une partie de l'année. Césarée (Kayseri) est située à 1.000 m d'altitude ; pour leur rigueur ; les frimas cappadociens sont souvent mentionnés dans l'Antiquité. Quant à la neige, elle bloque souvent chez eux les habitants. Écoutons Basile :

En 370-371 : « Les hommes de chez nous, écrit-il à Eusèbe de Samosate, se sont

tellement pelotonnés par crainte de l'hiver, qu'ils se refusent à passer le plus petit bout de la tête hors de leurs habitations. C'est qu'en effet nous avons été couverts d'une telle couche de neige qu'enfouis, avec nos maisons mêmes, nous nous tapissions depuis deux mois dans les profondeurs. »

En 374-375 : « Sache que l'hiver chez nous a été si rigoureux, écrit-il au même, que toutes les routes ont été bloquées jusque dans les jours de Pâques, et que nous n'avions personne qui eût le courage d'affronter les difficultés du voyage ».

La Cappadoce de Basile, ce ne sont pas les vallons verdoyants d'Urgup ou d'Ihlara, parsemés d'arbres fruitiers, ce sont surtout des plateaux désolés, sans arbres (comme le notait déjà Strabon au premier siècle de notre ère), balayés par les vents. Cette contrée inhospitalière est peu peuplée, entendons, compte un nombre restreint de cités, et même de bourgs. L'habitat y est donc, sur la majeure partie du territoire, assez dispersé : voilà qui complique, vous en conviendrez, la tâche du pasteur. Il faut ajouter qu'une partie importante de la Cappadoce - y compris assez au sud - est constituée de haras impériaux, propriété personnelle de l'empereur et placés sous l'autorité du préposé de la chambre (*praepositus sacri cubiculi*), représenté par le comte des domus. La Cappadoce en effet est déjà célèbre depuis des siècles par ses « coursiers ».

L'Afrique du Nord est connue également pour ses domaines impériaux, mais si la sollicitude de saint Augustin, évêque d'Hippone, s'étend sur une superficie qui est tout de même plus vaste que celle d'un de nos cantons, mais pas beaucoup plus, il existe une grande différence entre le réseau des sièges épiscopaux de Numidie et celui de Cappadoce. Il n'est sans doute pas inutile de le rappeler pour apprécier à sa juste mesure l'action de saint Basile.

## II – Combattre l'exclusion sociale :

J'ai évoqué la rudesse du climat cappadocien. Elle n'était pas toujours due à l'abondance des précipitations en hiver. Basile, en effet, nous a laissé une homélie pour une période de sécheresse et de famine (hiver 368-369). Grégoire de Nazianze, dans son éloge de Basile (or. 43, 34), attribue celle-ci à la difficulté des communications. L'actualité, hélas, nous le rappelle : les catastrophes naturelles frappent davantage les petites gens. Ainsi parle Basile :

« J'ai vu les champs, et j'ai versé sur leur stérilité des larmes abondantes. Je me suis répandu en lamentations, en voyant qu'aucune pluie sur nous n'avait été répandue. Les semences, pour une part, se sont desséchées avant que d'avoir germé, et sont demeurées dans les glèbes, telles que la charrue les avait recouvertes. D'autres sont un peu sorties de terre et ont germé ; puis l'ardeur du soleil les a desséchées de façon pitoyable, si bien que nous pourrions dire aujourd'hui, en inversant les paroles de l'évangile : « Les ouvriers sont nombreux, mais il

n'y a pas même une pauvre moisson [Luc 10, 2]. »

Et Basile ne se contente pas de gémir, d'apporter le réconfort de sa parole, il agit. Comment ? Écoutons à nouveau Grégoire de Nazianze : « Basile rassemble au même endroit les victimes de la famine – il y en avait même qui respiraient à peine –, hommes, femmes, petits enfants, vieillards, tous les âges dignes de pitié ; il fait une collecte de vivres de toute espèce, de tout ce qui constitue un secours contre la faim ; il fait disposer des marmites pleines de purée de légumes et de cette conserve salée, qu'on trouve chez nous, dont les pauvres se nourrissent. Puis il imite le Christ... »

Basile, organisateur de « soupes populaires ». L'expression est restée. Peut-être ce fléau lui-a-t-il donné l'idée de créer un vaste établissement d'assistance destiné à en limiter les conséquences s'il venait à se reproduire. Hospice pour indigents, hôpital (accueillant notamment, mais non exclusivement, les lépreux), hôtelleries pour les voyageurs et leurs montures ; de vastes ateliers de différents corps de métiers, pour la subsistance des hôtes et des « permanents » de la charité et peut-être pour donner une occupation digne aux nécessiteux, telles sont les caractéristiques de cet établissement novateur aménagé tel un « nouvelle ville » aux portes de Césarée, peut-être sur des terrains donnés par l'administration impériale. Placé par Basile sous la direction d'un homme de confiance (on connaît le nom d'un moine-chorévêque, Prapidios, mais peut-être y fut-il installé après la mort de Basile), cet établissement reçut assez vite le nom de Basiliade et jouit d'une grande renommée.

Du point de vue que j'adopte pour cet exposé, il est remarquable que l'évêque est parvenu à réunir dans un même complexe des catégories de personnes très différentes, et que dans cette Cappadoce qui fut une zone de passage, il a créé un foyer – un hôtel-garage-dispensaire – où les gens pouvaient se retrouver et s'entraider. Espérons qu'un jour on en retrouvera des vestiges, ou du moins l'emplacement. Les vestiges d'une église découverte dans le quartier de Tontar pourraient en faire partie, selon une information du Guide Bleu [de] Turquie (éd. de 1983, p. 535), mais sans indiquer de sources. D'après G. Bernadakis (1908) de vastes ruines, situées au pied des collines bordant au nord l'ancienne ville, pourraient provenir de la Basiliade, mais j'ignore si les archéologues actuels sont en mesure de confirmer cette hypothèse : en 2000 quand j'ai rédigé la notice « Kaisareia » pour le *Realexikon für Antike und Christentum*, je n'avais pu apporter aucune confirmation.

### III - Garder la cohésion du troupeau :

Le troupeau de Basile est « tirillé » ; il ne faut pas oublier que pratiquement pendant toute la durée de sa carrière ecclésiastique, l'empereur d'Orient est Valens (364-378), qui

soutient l'arianisme. D'où naturellement des conflits retentissants entre l'empereur et l'évêque, dont se fait l'écho Grégoire de Nazianze principalement. Et l'intransigeance de Basile a dû susciter des critiques, même sans doute de la part des chrétiens attachés à la foi de Nicée. Les ariens, qui avaient l'appui du pouvoir impérial, devaient plus que relever la tête. Il est relativement facile aujourd'hui de qualifier la position doctrinale des évêques du IV<sup>e</sup> s. (hormis le cas de quelques-uns indécis, ou versatiles, comme Eudoxe, évêque de Germanicia [Syrie] puis d'Antioche), mais qu'en était-il pour le fidèle « de base », sans connaissances théologiques particulières ? Les questions de théologie trinitaire n'étaient d'ailleurs pas seules en jeu : apparaissent certaines conceptions étranges en christologie ; l'anthropomorphisme de certains milieux monastiques ; le millénarisme (originaire d'Asie Mineure) pas répandu en Cappadoce, mais professé par Apollinaire de Laodicée, peut-être l'apocatastase (i. e. la « restauration de toutes les âmes, même celle des pécheurs, dans la condition de félicité primitive, qui adviendra à la fin des temps »), d'après la Petite « règle » 267. Mais il est vrai que ce sont les contestations du statut du Fils et de l'Esprit Saint qui soucient davantage Basile, et de très loin.

Ajoutons à ces problèmes proprement doctrinaux, d'autres sources de dissensions : questions de personnes, nous serions porté à dire querelles de chapelles, coteries. Les élections épiscopales sont parfois l'occasion de contestations. Cela avait été le cas de l'élection de Basile en 370, c'est le cas de Théodote de Nicopolis en Arménie et d'Eustathe d'Antioche. Événements lointains, certes, mais qui sèment le trouble dans les communautés. Questions de doctrine et de personne sont souvent liées d'ailleurs, car il arrive qu'à tel candidat on n'ait pas pardonné son indulgence à l'égard des hérétiques, tandis que tel autre ne parvient pas à se laver du soupçon dont on a chargé sa rectitude dans la foi.

Les dissensions étaient-elles plus vives en Cappadoce qu'ailleurs, du fait du tempérament même de ses habitants ? On sait que dans l'Antiquité les Cappadociens avaient mauvaise réputation : vous connaissez la formule : « Une vipère mordit un Cappadocien. Ce fut elle qui mourut ». D'après l'abbé Jean Cassien, qui au début du Ve siècle, après avoir séjourné en Egypte, à Constantinople et en Palestine, se fait l'historien des pratiques monastiques, l'usage de la lecture au réfectoire venait des Cappadociens : « Ce n'est pas tant dans un but de formation spirituelle, écrit-il, que pour empêcher les conversations inutiles et plus encore les disputes auxquelles donnent souvent lieu les repas, qu'ils ont voulu prendre cette décision, voyant qu'ils ne pouvaient les réprimer autrement. » Enfin de Basile nous avons conservé une homélie « contre ceux qui se mettent en colère » (traduction inédite de dom E. Rouillard † 1992), où l'évêque stigmatise ceux qui perdent tout contrôle sur eux-mêmes.

De fait dans le domaine ecclésial, Basile est le premier à définir, à côté des hérésies et des schismes, une troisième catégorie d'erreurs, les « parasynagogues » : « [ce] sont les partis que forment les prêtres ou les évêques rebelles et les peuples indisciplinés (apaideutôn : allusion

à II Tim 2, 23 ?) ». Le terme de parasynagogues, rare (il ne se rencontre ailleurs dans l'œuvre de Basile qu'une seule attestation sûre), ne doit rien au judaïsme, et semble se référer à une assemblée liturgique se tenant à l'écart du local reconnu. La Cappadoce aurait donc connu à cette époque des assemblées culturelles rivales ou concurrentes.

Quelle était l'attitude de Basile ? Je la résumerai grosso modo de la façon suivante : vis-à-vis des doctrines, des opinions, clairvoyance dans le diagnostic de ce qu'impliquait telle ou telle croyance, et par suite intransigeance pour qualifier telle ou telle erreur. Et sur ce point, la vigueur des expressions basiliennes ne le cède en rien à celle des autres Pères et des conciles : impiété, démente, blasphème, élucubration et même dans un autre registre, maladie, « renvois puants », etc.

A l'égard des hérétiques, des fauteurs de discordes, surtout s'ils sont encore vivants, a fortiori si Basile les a connus, s'il a été leur ami (pensons à Eustathe de Sébaste), nous nous doutons, malgré la rareté des sources, que l'évêque de Césarée faisait preuve de patience : il travaillait sans relâche à ramener les égarés dans le droit chemin. Il écrit à trois évêques égyptiens exilés (on ne sait pas où) :

« Nous vous prions, comme de savants médecins qui ont appris à éduquer dans la douceur ceux qui leur résistent, de vous efforcer de ramener cet homme [Apollinaire de Laodicée] à la discipline de l'Eglise, et de le persuader de mépriser le bavardage que ses ouvrages renferment (...) ; proposez-lui strictement les dogmes de l'orthodoxie, pour que sa conversion soit manifeste et que son repentir soit connu des frères.»

Il faut éclairer cette précision. Apollinaire, sinon lui, du moins ses disciples, s'étaient fait une spécialité (pas exclusive hélas !) de répandre leurs propres opinions sous le nom d'évêques à l'orthodoxie indiscutable, comme Athanase, voire Basile. Vous imaginez comme les fidèles pouvaient être bouleversés par de tels procédés. Basile d'ailleurs sera la victime de telles falsifications. Il souhaite donc que, si Apollinaire reconnaît ses erreurs, « son repentir soit connu » des communautés. Repentir connu pour leur édification, pour un discernement des esprits, mais aussi probablement pour éviter les malentendus, les marchés de dupes, fût-ce à l'article de la mort (cf. ep. 261,3 ; III, 118).

Tant de précaution, de raideur pourrait nous surprendre aujourd'hui, mais il faut rappeler le climat dans lequel vivait Basile : il est continuellement en butte aux calomnies, aux soupçons. C'est un leitmotiv qui court à travers toute sa correspondance, même avant son élection à l'épiscopat (voir par exemple l'ep. 25, à Athanase d'Ancyre) et qui lui arrache même des larmes. Plus tard, il se confie : « On nous donna des hommes pour garder et surveiller notre vie, sous prétexte évidemment de nous assurer un secours, une communion affectueuse ; je les passe

sous silence, pour ne pas paraître ou bien m'accuser moi-même en disant des choses incroyables, ou bien, si l'on me croit, fournir à ceux qui me croient un motif de haïr l'humanité»

Et à la même époque, il écrit aux évêques d'Occident : « Notre parole est suspecte à la plupart des gens. »

Ce climat permet d'apprécier beaucoup mieux la prudence verbale de l'évêque de Césarée à propos de la divinité du Saint Esprit, qui allait, peu après sa mort, être promulguée au premier concile œcuménique de Constantinople (381). On sait que Basile n'ira pas au delà de la qualification de theion (divin), alors que tout son traité Sur l'Esprit Saint s'attache à montrer que la troisième personne de la Trinité est l'objet des mêmes honneurs que le Père et le Fils.

Nous avons sur cette question deux témoignages très éclairants. Selon le premier (dans une lettre de Grégoire de Nazianze à Basile en 372-373), certains accusaient Basile et Grégoire de ne pas être fermes dans la foi, par lâcheté (deilian). A l'issue d'un banquet, un moine prend à partie Grégoire (on n'en était pas encore à boire, précise le texte !) la conversation roulait sur l'admiration que suscitaient les deux évêques (nous donnons entre crochets quelques éclaircissements nécessaires) :

« Que dites-vous là, vous autres ? » clame-t-il avec toute la fougue d'un jeune homme. « À quel point êtes-vous menteurs et flagorneurs ! Qu'on fasse l'éloge de ces hommes sur tout le reste, je ne m'y oppose point ; mais le principal, je ne le concède pas : pour l'orthodoxie, c'est à tort qu'on fait l'éloge de Basile, à tort celui de Grégoire ; l'un trahit la foi par les propos qu'il tient, l'autre est complice de cette trahison par ce qu'il laisse faire. » - « D'où tiens-tu cela, dis-je, méchant homme, nouveau Dathan et nouvel Abiron par la folie ? [sur la révolte de ces personnages contre Moïse, voir le livre des Nombres, 16]. D'où nous viens-tu en dogmatiseur ? Comment t'ériges-tu comme juge de telles questions ? - « J'arrive à l'instant, dit-il, de la réunion tenue en l'honneur du martyr Euphrosinos » - c'était exact, - « et là j'ai entendu Basile le Grand parler sur la théologie [le mot désigne alors la doctrine chrétienne sur la Sainte Trinité] ; sur le Père et le Fils, c'était excellent, c'était parfait, c'était d'une manière qu'un autre aurait peine à atteindre ; mais l'Esprit, il l'escamotait ». Et là-dessus il ajoutait une certaine comparaison : parmi les cours d'eau certains effleurent les rochers et creusent le sable. « Et pourquoi donc, homme admirable, ajouta-t-il en me fixant du regard, pourquoi affirmes-tu désormais que l'Esprit est Dieu », et il rappelait un de mes propos dans une réunion nombreuse, où j'avais appliqué à l'Esprit le mot bien connu : Jusques à quand cacherons-nous la lampe sous le boisseau ? [cf. Mat 5,15] - « Mais Basile, poursuivit-il, se borne à faire entrevoir obscurément les choses et ne fait, pour ainsi dire, qu'esquisser la doctrine ; il ne proclame pas franchement la vérité ; avec plus de politique que de piété il nous rabat les oreilles, et par la puissance de sa parole il masque sa duplicité ».

- Je répondis : « Moi qui vis à l'écart, inconnu de la foule et presque sans qu'on sache

ce que je dis ou même si je parle, je philosophe sans danger ; mais lui, ses paroles ont plus d'importance : car il est plus en vue, et par lui-même et par son Eglise. Tout ce qu'il dit est connu du public, et une violente guerre se livre à son sujet ; car les hérétiques ne cherchent qu'à surprendre un simple mot et à s'emparer de Basile lui-même pour le chasser de son Eglise, lui qui reste presque comme la seule étincelle de la vérité et le seul principe de vie, tout l'entour étant la proie de l'hérésie ; ainsi le mal prendrait racine dans cette ville et, partant de cette Eglise, comme d'un tremplin, il courrait sus à toute la terre. Il vaut donc mieux protéger la vérité en cédant quelque peu aux circonstances comme à un nuage, plutôt que de la compromettre par une prédication qui dévoile tout. Pour nous, il n'y a aucun inconvénient à reconnaître que l'Esprit est Dieu par le moyen d'expressions qui mènent à cette conclusion (car c'est moins dans le son des mots que dans la pensée que se trouve la vérité) ; mais pour l'Eglise il y a grand dommage si à cause d'un seul homme on chasse la vérité. »

- « Les assistants n'acceptèrent point cette prudence, la trouvaient vaine et faite pour se moquer d'eux. Et ils se récriaient contre nous, sous prétexte que nous protégions notre lâcheté plutôt que la doctrine : il valait bien mieux sauvegarder les nôtres par la vérité que de les desservir, sans gagner les autres, par notre prétendue prudence. »

Écoutons maintenant le même Grégoire, dans son oraison funèbre de Basile, prononcée un 1er janvier (382 ?) nous donner son explication de l'attitude de Basile :

« Il estimait nécessaire de régler ses paroles avec jugement (cf. Ps. 111, 5), en suivant sur ce point le conseil du divin David, et, tant que durait la guerre et le pouvoir des hérétiques, de gagner un peu de temps jusqu'à ce que le moment de la liberté et de l'éclaircie survienne et donne la faculté de s'exprimer. Eux, [les adversaires de l'Esprit], ils ne cherchaient à surprendre qu'un simple mot relatif à l'Esprit, à savoir qu'il est Dieu. Ce qui est vrai, mais ces gens là et le méchant protecteur de l'impiété tenaient la formule pour impie : leur but était de l'expulser de la ville, lui et sa langue de théologien, de s'emparer eux-mêmes de l'Eglise, d'en faire une base pour leur perversité et de ravager tout le reste à partir de là comme d'une sorte de citadelle. Lui, usant d'autres termes scripturaires et avec des assertions non équivoques [qui avaient la même portée], en recourant à des syllogismes rigoureux, il étroitait ses contradicteurs de telle façon qu'ils ne pouvaient s'opposer à lui, mais qu'ils étaient garrottés par leurs propres paroles, ce qui constitue bien le degré suprême de force et de science que la parole peut atteindre. C'est ce que l'on verra dans le traité qu'il a composé sur ce sujet [il s'agit du traité Sur le Saint-Esprit], dans lequel il manie une plume qui semble sortir de l'encrier de l'Esprit. Mais le mot propre, il en avait différé provisoirement l'usage, en demandant comme une grâce à l'Esprit lui-même et à ses loyaux défenseurs de ne pas s'offenser de cette tactique et de ne pas s'attacher à un mot unique de façon à tout perdre par insatisfaction dans une époque qui emportait la piété comme un torrent. Il n'y avait aucun inconvénient pour eux dans une légère modification de vocabulaire, s'ils recevaient le même enseignement avec d'autres mots ; notre salut résidait moins dans des

expressions que dans les réalités, et on ne repousserait pas la nation juive si elle acceptait de rejoindre nos rangs en demandant à user pendant quelque temps du mot oint à la place de celui de Christ. Mais le plus grand dommage collectif susceptible de survenir, c'était qu'on vînt à mettre la main sur l'Eglise.

De fait, il savait mieux que personne que l'Esprit est Dieu : cela ressort de ce qu'il l'a proclamé publiquement à plusieurs reprises quand les circonstances s'y prêtaient, et de ce qu'il l'a confessé volontiers en privé devant ceux qui lui posaient des questions, mais il l'a manifesté plus clairement dans les propos qu'il me tenait, à moi pour qui il n'avait aucun secret, quand il m'entretenait à ce sujet : sans se contenter d'une simple déclaration, il a fait à plusieurs reprises ce qu'il n'avait jamais fait auparavant, en formulant contre sa propre personne la plus effroyable des imprécations : de se voir rejeté par l'Esprit lui-même, s'il ne vénérât pas l'Esprit avec le Père et le Fils comme possédant identité de substance et de dignité. Si l'on veut bien me permettre d'associer ma personne à la sienne aussi en pareille matière, je ferai connaître un fait resté jusqu'à présent ignoré du public : devant les contraintes que les circonstances nous imposaient, il s'était chargé lui-même de l'utilisation des tempéraments [oikonomian], mais c'est à nous, qui n'avions à craindre le jugement de personne non plus que d'être chassé de notre patrie, et qui étions relégué dans l'obscurité, qu'il avait confié l'usage du franc-parler [parrhêsian], de telle façon que notre évangile tirât sa force de nos deux personnes. »

Comme le note J. Bernardi, les deux amis s'étaient véritablement partagé les rôles, et l'enjeu était en particulier la possession du siège de Césarée, que les expressions hardies ou maladroitement d'un prédicateur pouvait fragiliser.

Ainsi se manifeste la sagesse de Basile, qui se conduisait véritablement en homme responsable, soucieux de ne pas scandaliser les fidèles qui lui étaient confiés. Qu'il n'y soit pas toujours parvenu, c'est une autre question, mais d'après nos sources, il apparaît qu'il faisait tout pour garder le troupeau dans l'unité.

Basile a pris également d'autres initiatives de nature à favoriser cette unité ou à permettre aux clercs et aux fidèles de se rencontrer.

Dans les premiers jours de septembre (le 5, parfois le 7), le diocèse de Césarée fêtait (déjà bien avant 373) le martyr Euppsychios, mort en 362 à Césarée sous Julien l'Apostat, en participant à la destruction du temple de la Fortune (Tycheion), le sanctuaire adjacent à la Basiliade. Cette solennité était l'occasion de rassembler, notamment en 373, tous les chorévêques (une cinquantaine pour la Cappadoce) et même des évêques de sièges éloignés : son jeune collègue Amphiloque, évêque d'Iconium (Konya) en Lycaonie, et son ami Hésèque de Samosate en Syrie. Au fond, une sorte de synode informel.

Même sans compter les synodes convoqués par les autorités civiles (par exemple le

sinistre Démosthène, vicaire du diocèse du Pont), afin de procéder à des limogeages d'évêques réfractaires à la doctrine impériale – au premier rang desquels Grégoire de Nysse – et le projet d'enlèvement nocturne de Basile lui-même (il ne s'agit évidemment pas ici de déposition canonique), sont nombreux les synodes réunis conformément à la législation ecclésiastique.

Basile est particulièrement soucieux de tisser des liens entre ses communautés dont certaines étaient fort isolées (vu les dimensions du diocèse et sa topographie, comme je l'ai rappelé à l'instant) et se sentaient certainement isolées. Et pour ce faire, Basile entreprend des tournées. Quel mot trouver de plus approprié – visite ? – pour rendre le terme grec d'*episkepsis* ? C'est comme le mot l'indique, la tâche propre de l'*episkopos*, de l'évêque : Basile considère de son devoir de rencontrer les communautés. Le mot *episkepsis* revient donc à maintes reprises dans ses écrits ascétiques et surtout dans sa correspondance. Basile incite ses collègues à faire de même ; par exemple, une lettre aux évêques du diocèse (civil) du Pont nous apprend qu'ils avaient l'habitude de se rendre dans le diocèse (ecclésiastique) de Césarée, et Basile les exhorte à renouer avec cette tradition à l'occasion de la fête des saints martyrs Eupychios et Damnas, comme je viens de le rappeler.

Malgré les difficultés de communication, les aléas du climat, sa mauvaise santé – « mon vieux tourment, écrit-il à l'automne 373, ce malheureux foie » – Basile est pour ainsi dire sans cesse sur les routes. J'ai dressé la liste et de ses maladies et de ses voyages (effectifs et projetés : une vingtaine est mentionnée). On est stupéfait devant une telle énergie et une telle activité (certains modernes sont même allés jusqu'à mettre en doute la réalité de celles-ci et parlent de topos, thème littéraire, mais à tort croyons-nous). Encore ne sommes-nous informés que des voyages les plus importants, sur des distances telles qu'il ne pouvait revenir à Césarée le soir même. Nous ne sommes pas en mesure de répertorier ses petits déplacements.

Un autre motif des « tournées » de Basile, c'est la visite des communautés monastiques d'hommes surtout, mais aussi de femmes (l'institution de « monastères doubles » est prévue dans les Ascétiques). Comme vous le savez, ce n'est pas du vivant de Basile que la fameuse région des « cônes » de Cappadoce s'est peuplée d'établissements monastiques ; il faudra attendre au moins l'époque de Justinien. Ils sont donc vraisemblablement fort dispersés, pas très nombreux d'ailleurs du vivant de Basile, et les Ascétiques ne donnent aucune indication de lieu à ce sujet. La thèse récente du pasteur coréen Syng-Hyun Nam (Strasbourg, Faculté de Théologie protestante, 4 mai 2004) n'en répertorie qu'une demi-douzaine en dehors de Césarée. Et encore, tous ceux qu'il dénombre n'existaient peut-être pas déjà sous l'épiscopat de Basile.

Ce que l'on appelle bien improprement Règles de Basile (en deux séries les « Grandes » et les « Petites », qualificatifs se rapportant à leur longueur et à leur importance doctrinale) est,

surtout dans la seconde série, un ensemble de réponses aux questions posées par les frères : leur succession ne manifeste pas de plan rigoureux et il y a souvent de quoi être décontenancé par leur enchaînement. Ainsi, Petite Règle 220 : « Doit-on permettre à qui le désire de s'adresser aux sœurs (...) ? » et la Petite Règle 221 traite de l'attitude à adopter en cas de tentation. Donc ces questions ont été posées à Basile quand il visitait les fraternités (puisque tel est le nom qu'il donne à ces établissements monastiques). Il mentionne parfois ces tournées. Ainsi dans la lettre 223 à son ami Eustathe de Sébaste (375) : « J'allais visiter les fraternités et je passais la nuit à prier avec eux, parlant et entendant parler de Dieu toujours sans esprit de querelle. »

Nous retrouvons là le souci qu'avait Basile de rassembler inlassablement les brebis qui lui étaient confiées. Je ne dis pas que le choix de la vie cénobitique qu'il a fait pour les ascètes était dicté chez lui par une volonté de rassemblement ; ce choix est justifié selon Basile, par le primat absolu de la charité : seule la vie en commun permet la pratique de certaines vertus (charité, entraide, obéissance etc.) et sera justifiée a posteriori par des considérations philosophiques sur la vocation de l'homme à vivre en société. Mais la vie en communauté permettait de mieux conserver l'unité doctrinale et pastorale. Certains disent aujourd'hui – pour le lui reprocher – que Basile cherchait à « contrôler » toutes les communautés, qu'il s'agisse de clercs, d'ascètes ou de laïcs. Je n'en disconviens pas, mais Basile qui, au cours de son long voyage de 356/357 (il n'y fait qu'une seule allusion explicite dans l'ep. 223, 2), avait visité les « colonies » d'anachorètes de Basse Egypte, de Palestine, et même de Syrie, avait sans doute perçu le danger d'initiatives dispersées, voire désordonnées. Et l'histoire de l'Egypte chrétienne dans les décennies suivantes (courants doctrinaux, origénisme, effervescence, voire coups de main) devait lui donner raison. Les Cappadociens avaient sans doute mauvais caractère, je l'ai dit, mais parmi eux les moines n'ont guère fait parler d'eux comme leurs homologues égyptiens.

Essayons de comprendre Basile : il a conscience de vivre une époque exceptionnellement agitée. Peut-être ses impressions étaient-elles exagérées, notamment quand il se voyait quasiment seul en Orient à défendre le credo de Nicée. Exagération manifeste, selon l'abbé Marcel Richard († 1976), qui était Directeur de la section grecque de l'Institut de Recherche et d'Histoire des textes (I.R.H.T.) et excellent connaisseur de cette période. Mais il est temps d'entendre Basile lui-même. Il s'agit d'un opuscule intitulé *Du jugement de Dieu*, qui sert de prologue aux *Règles Morales* (recueil thématique de citations scripturaires du Nouveau Testament, à destination de tous les chrétiens disposés à prendre l'Évangile au sérieux). Après avoir constaté une grande concorde parmi ceux qui s'adonnent aux différents arts et sciences, mais des désaccords de pensée dans l'Église de Dieu entre les personnes et dans les relations de celles-ci avec les Saintes Écritures, Basile relève que la responsabilité de ces désaccords incombe aux chefs et cela lui paraît très grave. Il poursuit :

« Attentif à tout cela et à d'autres choses de ce genre, je m'interrogeai sur la cause et l'origine d'un si grand mal ; mais je me trouvai d'abord comme dans une obscurité profonde et me sentis entraîné tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre ainsi que sur les plateaux d'une balance, l'un me tirant de son côté en raison de ma longue expérience des hommes, l'autre me ramenant à l'opposé à la suite de la doctrine de vérité que je trouve dans les Ecritures. Longtemps je restai ainsi à rechercher la cause dont j'ai parlé, quand je me souvins du Livre des Juges, où il est raconté que chacun faisait ce qui lui semblait bon et où la cause en est indiquée par ces mots : « En ces jours-là il n'y avait pas de roi en Israël [ Juges 21, 24 ]. »

Ce souvenir me fit immédiatement faire cette réflexion à propos des événements présents : c'est que -- chose peut-être effrayante à dire et paradoxale, mais des plus vraies si on y pense -- sans qu'on aille jusqu'au rejet du seul grand, véritable, unique Dieu et roi de toutes choses, il n'y eut jamais autant que maintenant discorde et antagonisme parmi ceux qui vivent dans l'Eglise. Car chacun s'écarte de l'enseignement de Notre Seigneur Jésus-Christ, revendique de sa propre autorité ses théories et ses règles particulières et préfère commander en s'opposant au Seigneur plutôt qu'obéir aux ordres du Seigneur. »

Vous avez remarqué comment Basile critique la préférence accordée par certains à leur point de vue personnel. A plusieurs reprises, il met en garde contre une telle attitude. Aux clercs de Sozopolis, il recommande : « Si quelqu'un (...) rejetant les oracles de l'Esprit, accorde plus d'estime à sa propre doctrine qu'aux leçons évangéliques, mettez-vous en garde contre un tel homme ». Une autre fois, à des religieuses d'une communauté non identifiée, mais qui s'intéressent à la théologie, Basile donne un critère permettant de distinguer les pasteurs fiables et ceux dont l'orthodoxie est pour le moins douteuse : « Ne pas suivre les Pères et ne pas donner à leur mot [ils ont employé le terme d'*homoousios*] plus d'autorité qu'à son propre sentiment (*gnomês*), c'est une attitude digne de reproche, parce qu'elle est pleine de suffisance. »

Je reviens au diagnostic de Basile sur la crise religieuse de son temps. Pour faire œuvre de discernement entre une telle floraison d'opinions, il faut se recentrer sur la seule autorité indiscutable : celle de l'Ecriture, et Basile constitue ainsi des dossiers de textes du Nouveau Testament, les Règles morales (il n'a pas eu le temps de faire de même pour les citations vétéro-testamentaires) et parmi ceux-là il en revient constamment au double commandement de l'amour, amour de Dieu et amour des frères.

Aussi réfute-t-il les calomnies en montrant que les institutions qu'on lui reproche sont conformes à la pratique néo-testamentaire. Les clercs de Néocésarée dans le Pont l'attaquent-ils à propos des communautés d'hommes et de femmes existant dans son Eglise et d'autre part sur

des usages liturgiques (c'est la célèbre lettre 207) ? La réponse de Basile au premier grief est une brassée de citations bibliques :

« Mais je veux que vous le sachiez : nous nous glorifions d'avoir des communautés aussi bien d'hommes que de femmes, qui mènent une vie de citoyens des cieux (Phil. 3,20), qui ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises (Gal. 5, 24), qui ne s'inquiètent ni de la nourriture ni du vêtement (Mat 6, 25 - 28), et qui, à l'abri des distractions et assidus auprès du Seigneur (I Cor. 7, 35), persévèrent nuit et jour dans la prière (I Tim. 5, 5). Leur bouche ne célèbre pas les œuvres des hommes (cf. Ps 16, 4), mais ils chantent continuellement des hymnes à notre Dieu et ils travaillent de leurs mains, afin de pouvoir partager avec les indigents (Eph. 4, 28). »

La mention de la prière commune sert de transition à Basile qui en vient à l'autre grief : « En réponse à l'accusation qui porte sur les psalmodies, et avec laquelle surtout nos calomniateurs effrayent les gens simples, je puis dire ceci : les usages en question, en vigueur actuellement, sont en accord et harmonie avec toutes les Eglises de Dieu. »

Vous l'aurez remarqué : l'accord avec les autres Eglises est la pierre de touche qui permet d'apprécier le bien-fondé des usages. Autrement dit, ce qui est dangereux et que Basile dénonce sans relâche, ce sont les innovations. Le nom et le verbe (innover) reviennent fréquemment sous sa plume, pour désigner le danger ou l'attitude à éviter, voire la racine de tous les maux.

J'espère n'avoir rien omis d'essentiel dans ce tableau de l'action de Basile pour l'unité, pour la concorde. Comme nous l'avons constaté, l'évêque de Césarée ne se laissait pas aller à la facilité : exigeant pour lui-même, il l'était pour les autres. Il ne se contentait pas d'à peu près, il n'était <sup>pas</sup> un adepte du « consensus mou », il ne prônait pas la tolérance à l'égard des déviations ou des déformations de toute nature. Mais il avait le souci des personnes, celles dont il était comptable devant Dieu, tel le bon pasteur, mais également de celles qui pouvaient à ses yeux nuire à son troupeau, qu'il lui fallait donc désigner à ses ouailles pour qu'elles se tinsent sur leur garde.

Mais cet homme « supérieur aux menaces », qui n'avait que des moyens d'action presque dérisoires (un secrétariat fort modeste ou inexpérimenté, une chancellerie épiscopale embryonnaire) avait une vision sinon mondiale, du moins régionale des problèmes de l'Eglise. Jusqu'à la limite de ses forces, Basile entretiendra une correspondance avec les grands de ce monde comme avec les responsables ecclésiastiques, mais aussi avec des laïcs, hommes et femmes, pour tisser des liens, ou les consolider, ou les renouer dans la tourmente, bref il développera une « stratégie de communion », pour reprendre le sous-titre de la thèse du Père J.

Pouchet consacrée à l'ensemble des 368 lettres de la correspondance basilicenne.

Nous comprenons mieux à présent le surnom de ho mégas – le Grand – que lui ont décerné les Grecs. Il est le seul à avoir mérité cet honneur. Les Anciens semblent le lui avoir donné pour « l'exceptionnelle maîtrise de son style ». Je me garderai bien d'émettre des doutes sur ses qualités d'écrivain, mais je pense que, n'en déplaise à des modernes qui lui reprochent son autoritarisme, qui ne voient guère en lui qu'un moraliste, Basile est une personnalité exceptionnelle, chez qui se conjuguent les talents de l'homme d'étude, de l'homme d'action et de gouvernement. Le Père Jean Gribomont écrit de lui : « Aucun ascète n'avait jusqu'alors [jusqu'en 370, année de sa consécration épiscopale] joui d'une telle science de l'Écriture et de la sagesse humaine, aucun n'avait eu non plus la même expérience du monde et de l'Église ». Et pour vous donner un aperçu de la variété des qualités reconnues à l'évêque de Césarée, je citerai encore Chateaubriand (*Études ou discours historiques sur la chute de l'Empire romain*, 1831) pour qui Basile est « l'un des Pères qui s'éloignent le plus du génie antique et se rapprochent le plus du génie moderne. Il excelle dans les descriptions de la nature », faisant ici allusion à la célèbre lettre à Grégoire de Nazianze (ep. 14) sur la retraite ascétique dans les forêts du Pont, à Annisa (Annesi). Et je terminerai pour conclure sur cette appréciation du jeune Fénelon dans ses *Dialogues sur l'éloquence* (parution posthume en 1718) : « [Basile] avait profondément médité tout le détail de l'Évangile. Il connaissait à fond les maladies de l'homme, et c'est un grand maître pour le régime des âmes. »

Benoît Gain

Université de Grenoble III

#### Bibliographie élémentaire sur s. Basile

1. Œuvres de Basile accompagnées de traduction française :
  - Dans la Collection des Universités de France (CUF, dite coll. Budé), sont édités la Correspondance, 3 vol. par le chanoine Y. Courtonne 1957, 1961, 1967 et l'opuscule *Aux jeunes gens sur la manière de tirer profit des lettres helléniques*, par F. Boulenger 1935. Pour les lettres, les références données en note doivent se lire de la façon suivante : Ep. 261, 3 III 118 = lettre n° 261, paragraphe 3, dans le tome III, p. 118 (nous n'indiquons pas la ligne).
  - Dans la collection des Sources chrétiennes (SC), *Sur le Saint-Esprit* (17 bis), *Homélie sur l'Hexaemeron* (26 bis), *Contre Eunome* (299 et 305), *Sur le baptême* (357).
  - Traduction par le P. L. Lèbe des *Règles monastiques et des Règles morales et portrait du chrétien*, Abbaye de Maredsous 1969, 2 vol. (trad. seule).
2. Sur s. Basile :
  - J. Gribomont, *S. Basile. Évangile et Église. Mélanges* (Spiritualité orientale, 36-37), Abbaye de Bellefontaine 1984, 2 vol. (recueils d'articles et quelques additions ; précieux index).
  - B. Gain, *L'Église de Cappadoce au IV<sup>e</sup> siècle, d'après la correspondance de Basile de Césarée (330-379)* (*Orientalia christiana analecta*, 225), Rome 1985.
  - J. Pouchet, *Saint Basile le Grand et son univers d'amis d'après sa correspondance. Une stratégie de communion* (*Studia Ephemeridis Augustinianum*, 36), Rome 1992.
  - *Basilio tra Oriente e Occidente. Convegno internazionale (...)* 1999, *Comunità di Bose* 2001.